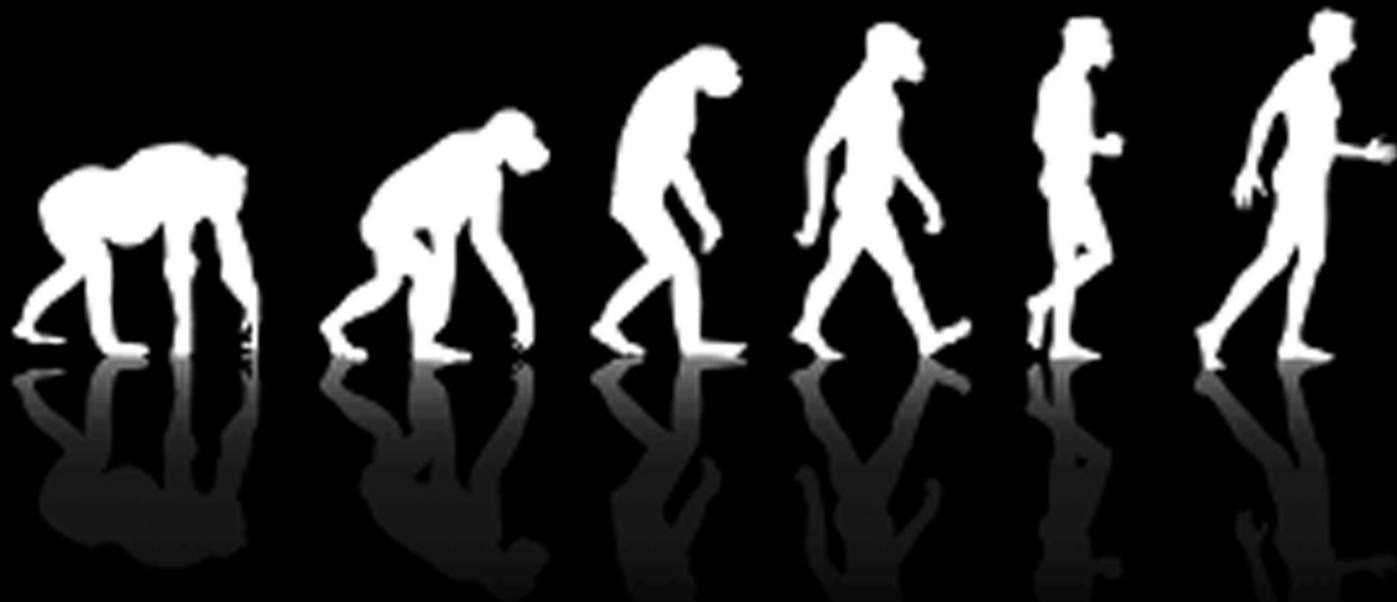


QUE VEUT DIRE RACE AUJOURD'HUI ?



... CUVIER - DARWIN - GOBINEAU - LINNÉ - LOMBROSO · MANTEGAZZA - VACHER DE LA POUGE ...

Le point de départ de nos recherches, c'est l'amer constat que les pratiques coloniales n'ont pas cessé avec la décolonisation et qu'elles se perpétuent dans la République.

Dès lors, il s'agit de proposer une lecture non-blanche des rapports sociaux mais aussi de fortifier les bases théoriques et pratiques des luttes contre toutes les formes de domination perpétrées par la République. Parmi les nombreuses formes de domination constatées, il y a la question de la race et l'usage politique qui en est fait par une partie de la classe politique. C'est pourquoi cette rencontre affiche volontairement comme ambition de traiter du thème de la race. Le mot "race" a été quasiment absent de notre paysage ou attaché à l'expression de l'anti-racisme pour notre génération née entre la fin des années 70 et le début des années 80. Or, l'actualité politique de ce début de 21e siècle fait apparaître des dérives identitaires et raciales dans notre société. En tant que Collectif de réflexion, nous prenons l'engagement de nous situer par rapport à ce terme et d'en proposer des usages émancipateurs et non hiérarchisants.

Le 26 septembre 2015, une femme politique française, Nadine Morano, a déclaré dans une émission de télé sur France 2 que la France était un « *pays de race blanche* ».

Un article du journal « le Monde » rapporte ses propos :

*« Je n'ai pas envie que la France devienne musulmane. Pour qu'il y ait une cohésion nationale, il faut garder un équilibre dans le pays, c'est-à-dire sa majorité culturelle. Nous sommes un pays judéo-chrétien - le général de Gaulle le disait -, de race blanche, qui accueille des personnes étrangères. J'ai envie que la France reste la France. Je n'ai pas envie que la France devienne musulmane. » Mme Morano a, en parallèle, vanté la France comme un « État laïc ». Elle a ensuite défendu l'idée de quotas d'immigration « en fonction des compétences dont le pays a besoin et du continent de provenance ». Feignant la surprise devant l'indignation suscitée sur le plateau par ses déclarations, l'élue a argumenté : « Je suis désolée, c'est un mot [race] qui est dans le dictionnaire, je ne vois pas en quoi il est choquant. » Si « race » se trouve en effet dans les dictionnaires - le Larousse signale d'ailleurs dans sa définition que le mot « est au fondement des divers racismes et de leurs pratiques » - il a été supprimé en 2013 de la législation française par l'Assemblée nationale. »
Article du Monde, 27.09.15 »*

Ces allégations nous choquent parce que nous pensons et vivons d'une autre manière les questions historiques, raciales et sociales, et de fait, la France contemporaine.

À partir de nos différents vécus et de nos lectures/analyses de nombreux-ses auteur-e-s, nous considérons comme dangereuse la pensée de Nadine Morano.

Il nous importe de construire des politiques et des pensées situées, c'est-à-dire de prendre en compte avec honnêteté nos différentes postures dans la société selon notre « race », notre situation sociale, économique et bien d'autres critères...

En effet, nous défendons une filiation non essentialiste, non évolutionniste et non créationniste du mot "race".

Trois parties nous permettront de mieux nous expliquer. Elles se présentent ainsi:

- Histoires de race : l'analyse de l'émergence des études raciales dans les théories scientifiques
- Représentations et usages de la race dans le présent
- Le paradoxe français : l'impensé racial en France et la libéralisation de la parole raciste

1- Histoires de race

Faire la généalogie d'une idée, c'est voir dans le passé tout ce qui a fait naître cette idée. Un mot, un concept a toujours plusieurs histoires. Nous nous demandons pourquoi l'idée de race a été inventée et comment elle a circulé.

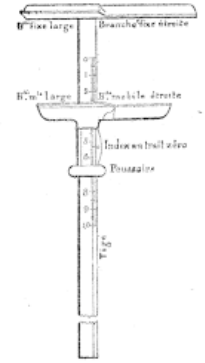
Classements : à partir du 15e siècle, dans les textes de Montaigne¹ et particulièrement à la fin du 17e siècle, « race » devient un terme scientifique de classification, de catégorisation et donc de hiérarchisation de l'humain, des minéraux, des végétaux, des animaux. Les scientifiques européens que l'on appelle « naturalistes » construisent un classement à plusieurs niveaux : les règnes, les embranchements, les divisions, les classes, les ordres, les familles, les genres et les espèces dans lesquelles on retrouve des races et des sous-races.



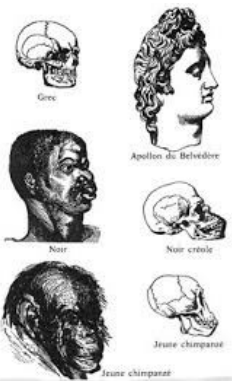
¹ Montaigne, « les essais », livre 3, 1572-92 : « /On ne se marie pas pour soy, quoy qu'on die : on se marie autant ou plus, pour sa postérité, pour sa famille : L'usage et l'interest du mariage touche nostre race, bien loing par delà nous/. »

Champ racialisiste :

Carl Von Linné (naturaliste du 18^e siècle) et ses successeurs décrivent les humains comme des animaux supérieurs dans l'échelle de l'évolution des espèces animales. C'est ainsi que tout un domaine scientifique racialisiste se construit et se développe : de l'évolutionnisme de George-Louis Buffon (18^e s.), à Charles Darwin et Herbert Spencer (19^e s.) en passant par Étienne Geoffroy Saint-Hilaire (19^e s.). Les scientifiques développent des thèses puis construisent des outils pour les vérifier ou plutôt pour les prouver. Leurs expériences de terrain leur procurent des renseignements ; ils collectent des objets « exotiques », des artefacts, des crânes, des restes humains et même quelques « indigènes » vivants².



Cela conduit à la naissance de pseudo-sciences comme : la phrénologie qui mesure les volumes crâniens en vue de déterminer le degré d'intelligence des humains (Cesare Lombroso, 19^e s.) l'eugénisme, qui vise à maintenir une supposée pureté des races (Francis Galton, cousin de Darwin, 19^e s.) ou encore l'anthropométrie qui mesure toutes les parties du corps aux quatre coins du globe (Louis-Adolphe Bertillon, 19^e s.). Ces pseudo-sciences ont pour but de marquer des différences entre les hommes et de montrer qu'il existe des races humaines dotées d'une plus grande intelligence et / ou plus pures que d'autres. Par exemple, les scientifiques s'intéressaient à la capacité crânienne, pour laquelle invariablement les données publiées attribuent aux Européens des valeurs plus élevées qu'aux autres peuples. Ces théories racistes placent toujours les populations vues comme blanches et européennes comme plus développées car leur indice céphalique c'est-à-dire la taille du crâne est plus grande.



L'universel de l'homme blanc... et les autres :

La pensée racialisiste justifie les inégalités entre les personnes et fait donc exister et proliférer, en Europe et dans le monde, un quadrillage racialisiste de toutes les parties du corps, de toutes les pratiques de la vie quotidienne, des langues, des cultures... Le racisme scientifique envahit le monde. Plus ces sciences se développent, plus elles étudient les détails des « différences » à l'échelle du monde, selon les couleurs de peau, selon les classes sociales, selon les sexes... La référence de cet « universel » et de ses hiérarchies devenues toujours plus complexes, reste l'homme blanc européen qui se positionne en haut de l'échelle, qui invente les autres et s'octroie le pouvoir de les classer.

La race dans les sciences sociales et la littérature :

La philosophie et les sciences sociales naissantes – anthropologie, ethnologie... au 19^e siècle – discutent les hiérarchies de l'humain et leurs classements. C'est le cas, en France, d'Arthur Gobineau qui écrit *L'essai sur l'inégalité des races humaines* (1853), en s'appuyant sur ces « découvertes » scientifiques pour élaborer et justifier ses thèses racistes. La littérature a aussi accompagné ces

² Bronwen Douglas, « L'idée de « race » et l'expérience de terrain au XIX^e siècle : science, action indigène, vacillations d'un naturaliste français en Océanie. », *Revue d'Histoire des sciences humaines*, N°21, 2009/2.

sciences de la race : les carnets de voyage de l'explorateur français Louis-Antoine de Bougainville *Description d'un voyage autour du monde* (1771) qui crée le mythe du bon tahitien et du paradis polynésien, le mythe du « bon sauvage » développé dans le *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes* de Jean-Jacques Rousseau (1755), les récits orientalistes des missionnaires compilés dans les grandes revues³, *Au cœur des ténèbres* de Joseph Conrad (1899) qui place l'Afrique dans la barbarie et l'enfer, *La raison dans l'histoire* de Friedrich Hegel (1822) qui condamne l'Afrique à n'avoir jamais eu d'histoire...

Résistances au racisme scientifique :

Il importe de préciser que des résistances au racisme scientifique et à sa propagande ont toujours existé : des intellectuel-le-s concerné-e-s par les théories racialistes ont affirmé à l'époque leur désaccord avec ces pensées racistes et centrées sur l'Europe. Par exemple, Anténor Firmin, homme politique haïtien, écrivait en 1885 son *Essai sur l'égalité des races* pour répondre aux thèses racistes de Gobineau. Firmin, déjà à la fin du 19^e siècle, a démontré l'absence totale de fondements scientifiques des théories sur la hiérarchisation des races et de celles sur la taille des crânes et des cerveaux.

Encore aujourd'hui, peu de personnes savent que ces théories à l'époque de leur production ont été brillamment réfutées, contestées et démontées. L'histoire des sciences et des idées (elle aussi dominée par l'Europe et ses systèmes de pensée) invisibilise les apports et les réalisations de ceux et celles qui ont été assigné-e-s comme inférieur-es. Alors que les philosophes des Lumières (18^e) ont eu l'ambition de se débarrasser de l'obscurantisme pour faire triompher un rapport rationaliste au monde, des pans entiers de la pensée mondiale et des réalités de vie extra-européennes ont été ignorés, méprisés, ont été localisés dans le monde « des ténèbres » (Joseph Conrad, *Au cœur des ténèbres*, 1899), ont été décrits comme celles et ceux qui auraient une « mentalité prélogique » (terme employé par Lucien Levy Brühl dans *La mentalité primitive*, 1921).

Esclavage, conquête coloniale et révolution industrielle :

Le racialisme scientifique s'est répandu dans le monde et ce à tous les niveaux : politique, économique, social, sexuel, linguistique...

La race et ses hiérarchisations sont devenues des évidences européennes dans les traitements des populations. Ces pensées scientifiques servent à justifier l'esclavage pratiqué par les Européens au 18^e siècle mais l'esclavage à l'endroit des Africains est autorisé par la bulle pontificale du 8 janvier 1454 (pape Nicolas V) et d'abord justifié par l'Église. Les différences physiques et de mœurs ont été considérées, par les sciences racialistes, comme assez significatives pour exterminer les « autres ». Au 19^e siècle, la révolution industrielle⁴ et la conquête coloniale vont de pair. Elles s'appuient sur la pensée raciste pour renforcer leurs applications « sur le terrain » : le projet de domination politique des corps et des territoires non européens se poursuit.

Il passe par la transformation des corps en marchandise (esclavage), par une

³ Edward-W Said, *L'orientalisme : L'Orient créé par l'Occident* (Seuil, 1978).

⁴ La révolution industrielle, c'est la deuxième phase du capitalisme, elle passe par la standardisation du travail, l'utilisation du charbon, de l'acier, le développement des machines et des transports.

exploitation sans limite du travail productif et reproductif (esclavage, exploitation coloniale, viols, massacres, destruction des modes de vie, des structures traditionnelles et des imaginaires collectifs⁵), par un pillage des ressources naturelles et la destruction des cultures locales au nom du profit économique des métropoles.



De l'exploitation aux colonies :

L'exploitation coloniale, le développement des transports et le début des grands magasins mettent largement en circulation des produits qui étaient jusqu'alors rares ou inexistantes dans les métropoles. La vente massive de café, de cacao, de coton dans les métropoles passe par la création de messages publicitaires racistes dans les publicités du début du 20e siècle (« *Y'a bon banania* ») dont certains perdurent aujourd'hui encore.

Dans l'autre direction, les métropoles diffusent leurs produits « civilisés » dans les colonies : le savon, les cosmétiques, les vêtements deviennent autant d'occasion de répéter la supériorité blanche et de rabaisser tous ceux et toutes celles qu'on a fait « autre » au nom de la race. La propagande coloniale se base sur la race, la répète, la diffuse. Les pensées racistes sont vulgarisées, disponibles et connues de tous et toutes. Du racisme scientifique, on est passé à un « racisme des marchandises »⁶. Ce racisme répète constamment la supériorité blanche, il continue de diviser les autres, en les mettant en compétition, en homogénéisant des groupes qui n'ont de point commun que des caractéristiques physiques.

5 Sidi-Mohammed Barkat, *Le corps d'exception : Les artifices du pouvoir colonial et la destruction de la vie* (Ed. Amsterdam, 2005).

6 L'idée de « commodity racism » vient d'Anne McClintock, *Imperial Leather: Race, Gender, and Sexuality in the Colonial Contest* (Routledge, 1995), en anglais.



Mission civilisatrice :

Du racisme scientifique au racisme des marchandises, l'homme blanc européen questionne peu le pouvoir qu'il s'octroie sur les autres, ni dans ses valeurs, ni dans son arrogance universelle. Au contraire, avec la conquête coloniale et pour justifier sa domination politique des corps et des territoires, l'Europe développe l'argument et le projet de mission civilisatrice.

Après avoir défini les autres comme celles et ceux du bas de l'échelle de la civilisation et du développement, la mission civilisatrice⁷ est vue comme une responsabilité d'éducation et d'accompagnement des assigné-e-s inférieur-e-s vers le développement européen, blanc, masculin et bourgeois. Les différents types de missions civilisatrices des métropoles coloniales envers le reste du monde s'appuient sur des valeurs chrétiennes puis sur des observations scientifiques laïcisées souvent construites de toutes pièces. Ces doctrines et théories donnent lieu à une architecture et une logique raciale qui se sont ancrées longuement dans les habitudes et traditions européennes.

La catastrophe :

Les théories raciales, appliquées au cours de l'esclavage et de la colonisation, ont largement servi à tuer et à dominer des populations/personnes, à contrôler et exploiter des territoires :

« En 1800, les puissances occidentales revendiquaient 55% de la surface de la terre, mais en détenaient en fait à peu près 35%. En 1878, elles en possédaient 67% : leur taux d'expansion avait donc été de 210 000 kilomètres carrés par an. En 1914, ce taux de croissance avait atteint le chiffre ahurissant de 620 000 kilomètres carrés par an, et l'Europe détenait une superficie totale grandiose, environ 85% de la surface

⁷ Dans l'empire colonial français on parle de mission civilisatrice. Dans l'empire britannique, le projet civilisationnel raciste est décrit comme le fardeau de l'homme blanc (*the White Man Burden*, Rudyard Kipling, 1899)

de la terre, en colonies, protectorats, pays dépendants, dominions et commonwealth. »⁸.

Les exterminations des indigènes d'Amérique et d'Australie, les transformations sociales et environnementales forcées en Asie et en Afrique, les exploitations démentielles de ressources naturelles,...constituent un même ensemble de crimes racistes qui ont pour dénominateur commun *la haine de l'autre* sous prétexte de cultures ou de morphologies différentes⁹.

Qui est cet autre toujours défini comme objet d'étude, l'autre dont on parle mais à qui on refuse de parler ? L'homme blanc serait le sujet, tous les autres deviennent ses objets, l'homme blanc raisonne, il classe, il parle, il dirige, il est neutre ; les autres, il les montre mais ils restent invisibles.

L'Europe ne paraît se rendre compte des désastres opérés au nom de la race qu'au sortir de l'holocauste après l'extermination de six millions de juifs/juives par l'Allemagne nazie et les pays européens collaborateurs.

Comment peut-on continuer aujourd'hui, dans les écoles de France, à appeler les « grandes découvertes » ce qui, par l'imposition violente de la posture, de la pensée et du développement de l'homme blanc européen et chrétien à l'échelle mondiale, n'a conduit qu'à différentes formes de crimes racistes (conquête coloniale des Amériques, esclavage et commerce triangulaire, pillage des ressources naturelles, colonisation de toutes les formes de vie de l'environnement aux détails les plus intimes des personnes) ?

Ces pensées racistes continuent actuellement à affecter les vies des personnes. Pour cette raison, le Centre d'études postcoloniales veut continuer à utiliser la catégorie « race », mais autrement.

8 Edward Said, *Culture et Impérialisme*, Fayard, 1992, p. 42.

9 Rosa Amelia Plumelle-Urbe, *La férocité blanche : des non-Blancs aux non-Aryens, ces génocides occultés de 1492 à de nos jours*, Albin Michel, 2001.

2- Représentations et usages de la race dans le présent

A quelles conditions pouvons-nous parler de race ?

Se débarrasser de toutes ces idéologies racistes attachées au mot de race est indispensable pour utiliser la race comme catégorie d'analyse des rapports de dominations et de racialisation¹⁰.

C'est ce que nous tentons de faire au **Centre d'études postcoloniales** : mettre en place des outils pour décoloniser les esprits et impulser des politiques réelles pour mieux vivre ensemble. On part de nos vécus pour mieux comprendre les manifestations du racisme dans la société française. Pour nous, les catégorisations biologiques de race ne peuvent légitimer la hiérarchisation des sociétés. Si la race n'est pas biologique, elle reste une catégorie sociale présente étant donné qu'elle a servi à modeler nos sociétés et donc nos façons de penser, de se penser (soi-même et les autres) et de voir le monde qui nous entoure.

La race est-elle une représentation imaginaire ?

« Il est donc très important de distinguer l'objet de la catégorie : en tant qu'objet, la race n'a aucun sens; en tant que catégorie, elle existe. La notion de « race » est une catégorie valide d'analyse sociale, à l'instar d'autres catégories sociales comme la « nation » ou le « genre ». Comme le souligne Thomas Holt, il s'agit aussi de notions historiquement et politiquement construites, sous-tendues par des relations de pouvoir qui ont changé dans le temps. Les races n'existent pas en elles-mêmes, mais en tant que catégories imaginaires historiquement construites. Les circonstances socio-politiques donnent sens aux délimitations raciales. Le facteur mélanique (=pigment de la peau) est un fait de nature, mais son interprétation a été un fait de culture. Les catégories raciales ont varié selon les moments et les lieux, en fonction de différents besoins politiques et sociaux. Il ne va pas de soi que la couleur de peau puisse être un marqueur social. Ce fait est le produit de circonstances historiques particulières et réversibles. Il est d'ailleurs souhaitable qu'un jour la couleur de peau n'ait pas plus de signification sociale que la couleur des yeux ou des cheveux. On n'en est pas là, tant il est vrai que les distinctions raciales sont très profondément ancrées dans les imaginaires des hommes, et qu'elles ont fondé, en proportions variées mais sans jamais être absentes, les rapports qu'ils entretiennent entre eux. En écrivant cela, j'ai bien conscience d'une difficulté supplémentaire, propre à la France, que je note au passage pour y revenir ultérieurement : le modèle républicain s'est construit sur une figure abstraite de la citoyenneté, théoriquement indifférente aux particularités de sexe, de couleur de peau ou autre, de telle sorte que la notion de race fait figure

¹⁰ Elsa Dorlin, Annie Bidet-Mordrel et collectif, *Sexe, race, classe : Pour une épistémologie de la domination* (PUF, 2009)

d'épouvantail idéologique et politique. Mais cette figure abstraite bien française n'a pas toujours assuré une lutte effective contre les discriminations ethno-raciales - on pourrait même ajouter qu'elle s'en est parfois accommodée en jetant sur elle un voile pudique. »¹¹

Pourquoi cette citation nous paraît si importante ?

Concrètement, quand on dit un mot, chaque personne a une image qui lui vient à l'esprit. Par exemple, pour « arbre » on peut penser à un sapin, à un pommier...

Quand on dit le mot « race », quelles images viennent dans nos têtes ? Cela dépend d'où l'on vient, où on est né-e et les particularités que l'on nous attribue. Ces représentations sociales (ces images dans nos têtes) se construisent de manière constante et sont influencées par ce que l'on appelle la mémoire collective. Quand on habite en France, l'histoire que l'on apprend à l'école nous renvoie constamment au référent blanc, toujours présenté comme salvateur et bon. Les Blanc-hes peuvent se penser comme neutres. Mais quand on n'est pas « blanc », quand on a « différentes origines », on a du mal à comprendre pourquoi on n'a pas la même place et pourquoi on est perçu-e-s différemment. Cette différence, qui est notre richesse, devient un fardeau dans une société qui cherche à homogénéiser et à faire de la France « un tout pareil », sans différences dans ses discours mais qui, dans la réalité sociale, enferme ses citoyen-ne-s dans des catégories à partir de paramètres mélaniques, sociaux et évolutionnistes sans qu'on ait le droit d'en parler, de l'analyser car parler de race est tabou.

Certaines histoires ne sont pas dénoncées et la glorification de la colonisation continue de marquer notre présent:

Paul REYNAUD - ministre des Colonies - Discours inaugural de l'Exposition coloniale - 6 mai 1931 :

« La colonisation est le plus grand fait de l'Histoire. Est-il vrai que nous célébrions aujourd'hui une apothéose qui soit proche d'une décadence? Jamais, chez nous, l'élan de la pensée et son jaillissement n'ont été plus puissants qu'aujourd'hui. A cette minute, grâce au poste de Pontoise, inauguré hier, le son de la voix que vous entendez est écouté à Nouméa, à Hanoï, à Dakar, à Fort-de-France. Notre emprise sur le monde se resserre chaque jour. Notre idéal est tellement vivant que ce sont les idées d'Europe qui donnent aujourd'hui la fièvre en Asie. Beaucoup pensaient qu'étendre la puissance française dans le monde, c'était la diluer, l'affaiblir, la rendre moins apte à conjurer un péril toujours menaçant. Mais, aux jours tragiques, les colonies vinrent se placer aux côtés de la Mère patrie et l'union de notre Empire se fit à l'épreuve de la douleur du sang. A côté

¹¹ Pap Ndiaye, *Pour une histoire des populations noires en France : préalables théoriques*, *Le Mouvement Social* 4/2005 (n° 213), p. 91-108.

de nos vieilles colonies, ces bijoux de famille égrenés dans l'Atlantique et dans l'océan Indien, c'est la France africaine, grande comme l'Europe (...). »

Paul REYNAUD, ministre des Colonies, dans Le Livre d'or de l'Exposition coloniale internationale de Paris, 1931 :

« Le Français a la vocation coloniale. Cette vérité était obscurcie. Les échecs passagers du 18^{ème} siècle avaient fait oublier deux siècles d'entreprise et de réussite. En vain, depuis cent ans, nous avons retrouvé la tradition, remporté des succès magnifiques et ininterrompus : Algérie, Indochine, Tunisie, Madagascar, Afrique occidentale, Congo, Maroc. Malgré tout, le préjugé subsistait : le Français, répétait-on, n'est pas colonial. Il a fallu l'exposition actuelle et son triomphe inouï pour dissiper les nuées. Aujourd'hui la conscience coloniale est en pleine ascension. Des millions et des millions de Français ont visité les splendeurs de Vincennes. Nos colonies ne sont plus pour eux des noms mal connus, dont on a surchargé leur mémoire d'écoliers. Ils en savent la grandeur, la beauté, les ressources : ils les ont vues vivre sous leurs yeux. Chacun d'eux se sent citoyen de la grande France, celle des cinq parties du monde. Cette révélation vient à son heure. Alors que la lutte économique est plus sévère que jamais, les colonies enseignent aux Français le courage et la confiance. Elles n'accueillent point les faibles, il faut avoir l'âme bien trempée pour y prospérer et seulement pour y vivre. L'élite qu'elles exigent et qu'elles forment aura le corps robuste et sans défaillance : ceux à qui manqueraient ces qualités s'élimineront d'eux-mêmes : la rudesse de la tâche à accomplir fera les soldats ouvriers. (...).»¹²

Ce type de discours raciste du passé perdure dans les représentations actuelles.

On les retrouve dans les discours officiels, dans les textes de loi¹³, dans les médias¹⁴, mais aussi dans les discussions quotidiennes. Elles passent par des expressions courantes : « barbare », « pays sous-développés », « cultures arriérées »...

Prenons l'exemple de la représentation de la figure de « l'arabe » à l'heure actuelle¹⁵, il serait : violent, même terroriste, fermé d'esprit, barbu, dominant avec les femmes, strict... Ces représentations sont véhiculées tant par les médias que par les politiques, les écoles, l'idéologie de la laïcité...

Ces représentations deviennent des croyances et entretiennent la méconnaissance et la haine des autres. Alors que se passe-t-il dans les têtes ?

¹² http://www5.ac-lille.fr/~immigration/wakka.php?wiki=ExpositionColoniale&show_comments=1

¹³ « Chirac revient sur le « le rôle positif de la colonisation », RFI : http://www1.rfi.fr/actufr/articles/073/article_41417.asp ; dans *El Watan*, Smâïl Hadj Ali, met en lien cette déclaration et la mission civilisatrice : / http://www.algeria-watch.org/fr/article/hist/colonialisme/mission_civilisatrice.htm

¹⁴ Pour en savoir plus, voir les propos publics racistes relevés par l'association antiraciste Les Indivisibles lors des « Y'a bon Awards ».

¹⁵ Sylvie Tissot, *Bilan d'un féminisme d'État*, 2007, <http://www.gisti.org/spip.php?article1072>

Quand certain-e-s identifient une personne comme arabe (ce qui souvent ne veut rien dire), ces caractéristiques-là lui sont attribuées. Les images viennent et la race comme paramètre opère : ceux et celles perçu-e-s comme tel-le-s sont réduit-e-s à une image construite non par eux et elles-mêmes mais par l'autre. Si ce qu'il y a dans les têtes est si présent et opérant alors pourquoi les statistiques françaises ne veulent pas intégrer le paramètre de la race pour l'analyse du taux de pauvreté, d'alphabétisation/illettrisme, d'enfermement en prison etc.?

On parle de première génération, deuxième, troisième... mais jusqu'à combien on compte ? Ces types de propos ne semblent pas poser problème pourtant cela renforce l'idée d'une catégorie de français-e-s de deuxième classe, moins enraciné-e-s et authentiques. En revanche, ces paramètres sont à prendre en compte dans l'analyse de la domination, et à cela viennent s'en ajouter d'autres comme la classe sociale, le sexe, le genre, l'âge, le niveau d'études... Les ignorer pour analyser ce que l'on est et ce qui nous entoure ne fait que rendre invisibles certaines parties de nos vécus et de nos histoires.

La différence est perçue par ceux et celles qui sont dominé-e-s comme une carence ou un manque de civilisation plutôt que comme une richesse ou un bagage culturel valide à la hauteur d'un autre. Est-ce que toutes les langues ont la même valeur en France ? Va-t-on valoriser de la même manière un enfant bilingue français-anglais, qu'un enfant bilingue français-tunisien ? Quand on est considéré-e-s comme racisé-e-s, cette emprise sur les esprits nous pousse à accepter une image négative de nous-mêmes, en contrepartie d'une reconnaissance illusoire. Effectivement, on est pris-e-s dans un processus permanent d'assimilation à une race et le principe de liberté ne va pas de soi. En tant que racisé-e-s on est assimilé-e-s tant par l'autre que par soi-même à une race, les représentations et les imaginaires historiquement construits étant si forts.

Nous voulons que la race fasse partie des analyses politiques militantes comme les catégories sociales, sexuelles, économiques, politiques... Nous ne cherchons pas un *mea culpa* de Blanc-he-s s'excusant et/ou se victimisant de leurs postures racistes, mais un travail personnel et/ou collectif sur leurs propres représentations. Ce travail ne peut se faire sans questionner l'histoire.

La race prise dans son contexte postcolonial n'est pas qu'une question de langage : ce n'est pas qu'une manière d'être nommé-e, c'est la manifestation d'une place que l'on prend, c'est une prise de parole sans se poser la question de son rapport à l'autre. Par exemple, dans des lieux de partage du savoir, en tant que personne racisée (qu'on le soit ou qu'on nous assigne à l'être), on peut se retrouver perçue comme sujet de discussion et non comme orateur ou oratrice, comme élève et non comme enseignant ou enseignante, comme si les racisé-e-s étaient toujours dans la demande, non expert-es. La race est un implicite, c'est un réflexe qui conditionne les premières secondes de la rencontre avec l'autre. La race, c'est intégrer des représentations et assimiler des fantasmes.

3- Le paradoxe français : l'impensé de la race en France¹⁶ et la libéralisation de la parole raciste¹⁷

Le paradoxe français veut que l'on ne puisse absolument plus parler de race et de la réalité des problèmes raciaux en France, de nos jours. On peut le voir dans le discours prononcé en mars 2012 par François Hollande :

« Il n'y a pas de place dans la République pour la race. Et c'est pourquoi je demanderai, au lendemain de la Présidentielle, au Parlement de supprimer le mot race de notre Constitution ».

Pourtant, lorsqu'en octobre 2015, l'élue républicaine Nadine Morano affirme que « la France est un pays de race blanche » en attribuant ses propos au général de Gaulle - en usant du procédé de la référence d'autorité, se voulant indémontable - ils semblent s'établir comme une vérité fondamentalement évidente.

On est en droit de se questionner sur ce que signifiaient ces propos il y a 50 ans et sur ce qu'ils signifient maintenant, 50 ans après que le général les a prononcés, et d'articuler une réflexion sur la différence des contextes et des époques. Ces discours sont révélateurs d'une incapacité française à penser la constitution de la nation sans en appeler à une idée de race.

Éloge de la blanchité : dans, les propos de Morano et de de Gaulle on voit bien une revendication à être blanc et à préserver au sein de la nation française une majorité d'individus blancs, ceci dans le but de maintenir une supposée identité française qui reposerait sur la blanchité. Cette culture française aurait comme seule référence la culture greco-latine et la religion chrétienne. Ces propos nient les réalités de la population dite française et l'histoire des différents groupes culturels, intellectuels, païens et laïques qui se sont constitués sur un territoire toujours mouvant et qui ont contribué à l'Histoire de la France.

Une rhétorique d'opposition insupportable :

Notre attention est également portée à la rhétorique d'opposition, absurde, qui s'appuie sur deux blocs identitaires : un nous, l'ethnie blanche qui aurait fait la France et un vous étrangers, non blancs, malgré tout français, mais soumis à la culture grecque et latine. Comme elle l'exprime, la soumission, l'assimilation et le quota sont les seules conditions qui peuvent préserver l'identité blanche française.

Le simple fait de **créer une catégorie raciale blanche** implique une distance avec le reste de l'humanité et, par glissement, une hiérarchie. Cette catégorie est tellement « à part » que ses membres doivent refuser de se mélanger à des catégories, perçues comme inférieures et ça, surtout dans le discours de de Gaulle.

16 Achille Mbembe, « La République et l'impensé de la « Race », Ruptures postcoloniales », La Découverte, 2010

17 Voir les propos racistes relevés par l'association antiraciste Les indivisibles lors des « Y'a bon Awards »

Il se moque avec mépris des «*turbans*» et des «*djellabas*» qui viendraient dévaluer un héritage mythifié qui doit rester figé, statufié et qui pourrait compromettre une pureté nationale.

Par le mépris de ses propos, de Gaulle enferme les Algériennes et les Algériens dans des stéréotypes alors qu'en 1959, impliqué-e-s dans une guerre de décolonisation, ils et elles se battent au nom des principes d'indépendance, de liberté et d'égalité, privilèges que la France coloniale ne souhaitait pas partager.

Quand bien même le mot « race » apparaît dans le dictionnaire, tous ses usages ne sont pas acceptables. Morano entretient une confusion entre différents signifiants. En faisant l'éloge de la blancheur, elle ranime une idéologie fondée sur les théories raciales scientifiques du 19^e siècle. Elle considère la France sous l'angle d'un groupe blanc en se référant à un processus social et culturel de construction fantasmé pour définir une culture qui serait la sienne. Elle légitime l'utilisation du mot race en l'expliquant par ce qu'elle considère être "la culture française".

Ensuite, elle fantasme sur une culture d'origine pure et authentique qui ne pourrait être soumise au mouvement de l'histoire et du temps ; cela, alors qu'il est admis que les races ne sont pas des phénomènes observables reposant sur des caractères visibles : taille, couleur de peau, forme du crâne, types de chevelure..., et que toute population à un moment donné possède une culture qui est le fruit de mélanges entre plusieurs groupes humains¹⁸.

L'explication de Morano est par conséquent contradictoire. La culture ne peut être comprise que comme une dynamique, c'est-à-dire comme un mouvement qui évolue constamment et qui absorbe continuellement des coutumes externes. C'est ainsi qu'elle est enrichie.

Beaucoup de coutumes sont nées du fait de la rencontre entre différents groupes (migrants temporaires, frontaliers, nouveaux résidents). La culture n'est pas statique ; elle est le fruit de références et de pratiques anciennes qui sont perpétuellement revisitées par les groupes du présent. La culture n'est pas une mécanique que l'on arrête et que l'on fige.

Si la France voyait les cultures - au lieu de la culture - sous l'angle de la richesse de nouveaux référents et de nouvelles pratiques à visiter quotidiennement, cela pourrait limiter déjà une part du racisme si présent à l'heure actuelle.

18 Claude Lévi-Strauss, *Race et Histoire*, Unesco, 1952.

Du fait des histoires dramatiques de la race, du fait de ses usages contemporains dangereux et du fait de l'importance actuelle du racisme au niveau structurel et dans les interactions quotidiennes, l'impensé de la race ne nous semble pas/plus tenable. **Nous, nous opposons à la pensée raciale de Morano et à l'injonction d'assimilation, qui était déjà pratiquée pendant la colonisation et qui perdure dans les logiques des administrations françaises**¹⁹.

Par cet écrit et dans ceux qui suivront nous continuerons à **croiser ces questions de race pour décoloniser nos pensées et lutter** contre les différentes formes de racisme.

19 Abdellali Hajjat, *Les frontières de l'identité nationale. L'injonction à l'assimilation en France métropolitaine et coloniale*. La Découverte, 2012.

